

# LE PROJET DE FERDINAND DE SAUSSURE

Edité par

Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea, Cristian Bota



LIBRAIRIE DROZ, GENÈVE-PARIS

## CHAPITRE 8

# DEUX TYPES D'ENTITÉ ET DEUX MODÈLES DE «SYSTÈME» CHEZ FERDINAND DE SAUSSURE

*La première question qu'on ait à se poser  
dans la linguistique statique, c'est bien  
celle des entités ou des unités*

F. de SAUSSURE

### 1. INTRODUCTION

La question de la détermination des unités linguistiques a toujours été au centre de l'attention de Saussure. La linguistique, disait-il, a «pour tâche de déterminer quelles sont <réellement> ces unités» qui, de son temps, demeuraient «mal définies»<sup>1</sup>. Et «non seulement cette détermination des unités qu'elle manie sera la tâche la plus pressante de la linguistique, mais ce faisant elle aura rempli sa tâche tout entière» (*Cours II*, Riedlinger, p. 21). Ces passages sont issus de la leçon du 30 novembre 1908, l'une des premières du deuxième cours de linguistique générale. Deux ans plus tard (le 6 mai 1911), lors d'un entretien avec Léopold Gautier, Saussure admettait encore que son «système de philosophie de langage» n'était pas «assez élaboré» (*SM*, p. 30) et assurait que, même si ces sujets l'avaient occupé depuis longtemps, de trop nombreux doutes subsistaient encore pour songer à les exposer à ses auditeurs. Cela dit, il avançait que «ce qui est essentiel, c'est le problème des unités» (*SM*, p. 30)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> René Amacker estimait encore, en 1975, que le problème restait entier (Amacker, 1975, p. 129).

<sup>2</sup> En 1891, déjà, lors de la rédaction de *De l'essence double du langage* (nous verrons plus loin les raisons pour lesquelles nous attribuons cette date à ce manuscrit), Saussure

Le 5 mai 1911, la veille, Saussure s'était interrogé sur le fait de savoir «quelles sont les entités concrètes qui composent la langue» (*Cours III, Constantin, A*, p. 78), question sur laquelle il reviendra à l'extrême fin du cours, le 27 juin 1911 (voir épigraphe).

Cette question des unités ou entités l'a préoccupé (de manière «presque obsédante», d'après Raffaele Simone [2006, p. 41]) tout au long de sa réflexion. Le sujet est donc complexe, et comporte plusieurs aspects. Notre propos est d'aborder *un* de ces aspects et de montrer qu'il est possible d'envisager deux réponses à cette question – même si l'on se limite au seul corpus des notes ayant trait aux trois cours de linguistique générale (1907-1911). L'une, inspirée peut-être à Saussure par l'habitude des études indo-européennes de jadis, requiert l'observation d'un système de *valeurs purement différentielles*, expression qui connaîtra son développement majeur dans le cadre de la phonologie, à Prague notamment, et qui donnera naissance au concept de «phonème». L'autre entité envisageable, en l'occurrence le «signe», n'est pas réductible à des caractères *purement négatifs* et *différentiels* et appelle donc à considérer un système *autre* que celui des pures différences; ce système, Saussure n'a pu que l'esquisser.

Nous ne traiterons guère, ici, des motifs présidant à cette divergence. Notre seul objectif est de montrer qu'il y a (et non *comment* Saussure y est parvenu, ni *pourquoi*) deux schémas conceptuels différents – et d'une certaine manière opposés – à partir desquels on peut ordonner les thèses saussuriennes, et que chacun de ces schémas suppose un *prototype* différent d'unité linguistique.

## 2. DANS LA LANGUE IL N'Y A QUE DES DIFFÉRENCES

2.1. Lors de la deuxième leçon du deuxième cours, le 12 novembre 1908, Saussure soutenait qu'«avant tout la langue est un système de signes», et entreprenait ensuite une comparaison avec l'écriture, qui est, disait-il, un «système de signes *similaire* à celui de la langue»:

Les principaux caractères en sont:

- 1) Le caractère arbitraire du signe [...];
- 2) Valeur purement négative et différentielle du signe [...];
- 3) La valeur du signe est oppositive, et ne

---

affirmait que «tout le travail du linguiste qui veut se rendre compte, méthodiquement, de l'objet qu'il étudie, revient à l'opération extrêmement difficile et délicate de la *définition des unités*» (*ELG*, p. 26 [souligné dans l'original]).



vaut que dans un système [G] [...] 2) et 3) sont une conséquence nécessaire de 1). Il suffit de dire que les signes sont arbitraires. (*Cours II, Riedlinger*, pp. 7-8)<sup>3</sup>

Bien qu'à proprement parler ces «caractères principaux» s'appliquent, dans l'exemple, aux systèmes d'écriture, Saussure ajoute trois lignes plus loin que «nous retrouvons **tous** ces caractères dans la langue» (*Cours II, Riedlinger*, p. 8). On est donc autorisé à en déduire que la langue est, elle aussi, considérée comme un système d'entités – ici appelées «signes» – définies en tant qu'«arbitraires» et «purement négatives et différentielles».

Délaissions, pour l'instant, le fait que le caractère purement différentiel de ces entités – ici appelées «signes» – est pour Saussure une «conséquence nécessaire» de l'arbitraire. Voyons dans un premier temps en quoi peut consister un tel système de valeurs *purement* négatives et différentielles.

2.2. Si la valeur d'un terme est «purement négative et différentielle», l'affirmation qu'il «ne vaut que dans un système» est pléonastique: ainsi défini, un terme ne peut exister qu'aux côtés d'autres auxquels il s'oppose, «dans un système»<sup>4</sup>. Ce terme-là ne pourra être défini – ni même identifié – qu'à partir des différences qui le séparent du reste. Ainsi, si l'on imaginait, pour ces entités différentielles et négatives, un système à quatre éléments, *A*, *B*, *C* et *D*, les questions «qu'est-ce que le terme *A*?», «quelles sont les propriétés du terme *A*?», «où réside l'identité du terme *A*?», etc., recevraient une seule et même réponse: «*A* est ce que n'est ni *B* ni *C*

<sup>3</sup> Le troisième item est reproduit ici de la version de L. Gautier, mieux adaptée à notre objet. Riedlinger avait noté: «(3) Les valeurs de l'écriture n'agissent que comme grandeurs opposées <dans un système défini:> elles sont oppositives, ne sont des valeurs que par opposition. <Il y a une limite dans le nombre de valeurs.> (N'est pas tout à fait la même chose que 2) mais se résout bien finalement en la valeur négative». Bouchardy et Constantin donnent des versions similaires et tout à fait concordantes (voir *CLG/EI*, p. 269, par. 1933).

<sup>4</sup> Si par «valeur» Saussure se réfère aux propriétés qu'un terme se voit conférer par sa participation à un système, aux propriétés qui sont, dit-il, «la contrepartie des termes coexistants» (*Cours III, Constantin, A*, p. 135), le concept de «système» est alors *impliqué* dans celui de «valeur». La formule «valeur pure» (qui ne figure cependant pas dans les manuscrits et que l'on doit à Bally et Sechehaye [voir *CLG*, p. 155]) devrait être comprise en tant qu'*élément dont toutes les propriétés lui sont conférées de par son appartenance à un système*. Dans ce sens, l'idée de «valeur purement négative et différentielle» égalerait l'idée de «valeur pure». (Pour une discussion portant sur les limites de cette équivalence, voir Sofia, 2008.)



ni  $D$ »<sup>5</sup>. La valeur de  $A$  consiste en cela et c'est là, et seulement là, que réside son identité et s'épuisent ses propriétés<sup>6</sup>, ce qui pourrait être représenté de la manière suivante (où le symbole  $\neg$  signifie «ce que n'est pas»):

$$A = \neg B, \neg C, \neg D$$

$$B = \neg C, \neg D, \neg A$$

$$C = \neg A, \neg B, \neg D$$

$$D = \neg A, \neg B, \neg C$$

Cette notion d'un système de différences idéalement pures, où il n'y a *aucun* trait positif, est d'une précision extrême. Les termes appartenant à un tel système entretiennent un rapport de solidarité, si l'on ose dire, *parfait*: n'importe quelle variation à l'encontre de quelque élément que ce soit ne peut que retentir sur l'ensemble, sans exceptions. Ainsi, par exemple, la disparition hypothétique du terme  $C$  aurait pour conséquence directe, automatique et immédiate une modification, mettons, de la valeur du terme  $B$ , qui ne serait plus « $\neg C, \neg D, \neg A$ », mais « $\neg D, \neg A$ ». Et pareillement pour le reste:

<sup>5</sup> Troubetzkoy (1939, p. 74) définissait le  $r$  allemand de cette manière: «ce n'est pas une voyelle, ce n'est pas une bruyante déterminée, ce n'est pas une nasale, ce n'est pas un  $l$ ». Cette définition, chez Troubetzkoy, concerne le plan de l'expression, plus précisément les phonèmes. Tel est aussi le cas, le plus souvent, chez Saussure (cf. *Cours I*, Riedlinger, *B*, pp. 116 *sqq.*; *ELG*, p. 71; etc. [voir note 9, ci-dessous]). Il y a toutefois des passages où Saussure applique le même principe au plan sémantique. Ainsi, par exemple, dans cette note sur la morphologie: « $\sigma\tau\acute{o}\varsigma$ , considéré par rapport à ses contemporains, est le porteur d'une certaine idée, qui n'est pas celle de  $\sigma\tau\eta\rho$ , qui n'est pas celle de  $\delta\acute{o}\sigma\omega$ ,  $\delta\sigma\tau\acute{o}\eta$ , et de même les parties de  $\sigma\tau\acute{o}\varsigma$ » (*ELG*, p. 182 [voir aussi, dans le même sens, les considérations à propos de gr. « $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\tau\alpha\iota$ » (*Cours II*, Riedlinger, p. 55) et celles qui figurent dans *De l'essence double du langage* à propos de «soleil» (*ELG*, p. 72)). Le procédé rappelle la théorie de l'*Apoha* (ou «théorie du signifié par exclusion» [Siderits, 1985, p. 140]), formulée par le logicien indien Dignāga aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> de notre ère (voir Scharma, 1968; Siderits, 1985; Gupta, 1985). Pour une analyse de la question et des possibles influences des thèses indiennes sur la pensée de Saussure, voir notamment le travail de D'Ottavi, dans ce même volume (chapitre 9), et ceux de Rastier (2002) et Atlani-Voisin (2003).

<sup>6</sup> Saussure affirmait ainsi que, «pour le fait linguistique, *élément* et *caractère* sont éternellement la même chose. C'est le propre de la langue, comme de tout système sémiologique, de n'admettre **aucune différence entre ce qui distingue une chose et ce qui la constitue.**» (*ELG*, p. 263 [Nous soulignons, ES]). D'où cette «conséquence» tirée par Milner: «il n'y a de propriétés que différentielles» (Milner, 1994, p. 15).

$$\begin{array}{l}
 A = \neg B, \_, \neg D \\
 B = \_, \neg D, \neg A \\
 \hline
 D = \neg A, \neg B, \_
 \end{array}$$

Or, si, dans le passage cité, Saussure affirme que le «signe» est une entité de ce genre, et une entité de ce genre *implique* le concept de «système», l'assertion selon laquelle «la langue est un système de signes» doit alors être comprise au sens très précis exposé ci-dessus. Voici donc que la langue, dans cette première approximation, est considérée comme une sorte d'ensemble, appelé «système», d'entités *purement négatives, oppositives et différentielles*, ici appelées «signes». Si on y adjoint le fait que, selon Saussure, cet état de choses «est une conséquence nécessaire de l'arbitraire», il résulte que, à ce point de l'argumentation, la langue est un «système» *parce que* le signe est arbitraire<sup>7</sup>. On y reviendra (voir § 4 et § 7).

2.3. La question qu'il convient de se poser, à présent, a trait au type d'entité linguistique résultant de la seule considération de ces caractères *différentiels, oppositifs et négatifs*. Car, malgré l'opinion de Saussure, il semble que cette triple exigence ne puisse guère s'appliquer à «toutes» les entités existant dans une langue. Si l'on en croit Jakobson, la seule entité linguistique susceptible de remplir cette exigence serait ce qu'il appelle, dans le cadre de la phonologie pragoise, «phonème»: «Seul le phonème est un signe différentiel pur et vide. L'unique contenu linguistique [...] du phonème, c'est sa dissimilitude par rapport à tous les autres phonèmes du

<sup>7</sup> Ce point a été à l'origine d'une petite controverse, indice, sans doute, d'une difficulté. Gadet & Pêcheux (1981, p. 52) l'ont formulée avec clarté: «S'il faut absolument une pierre de touche de la théorie, où faut-il la chercher? Dans l'arbitraire du signe ou dans la valeur?». Amacker (1975, p. 81) pensait que c'est le concept de l'«arbitraire» qui constitue «l'épine dorsale» de la théorie; Mounin (1972, p. 51) et De Mauro (CLG, p. 464) également. Les éditeurs du CLG ont pourtant noté que c'est la thèse selon laquelle la langue serait un système de «valeurs entièrement relatives» qui conduirait à l'édification du concept de l'«arbitraire du signe» (CLG, p. 157), ce que De Mauro, avec raison (du moins philologiquement), a contesté (CLG, p. 464). Engler (1964, p. 31) et Normand (2000, p. 73) ont affirmé, avec prudence, qu'il y a détermination réciproque entre ces deux concepts (cf. aussi CLG, p. 163). Bouquet (1997, p. 235, p. 279 et p. 291) et Arrivé (2007, p. 67), plus récemment, ont soutenu le point de vue des éditeurs. Frei s'est limité à signaler pour sa part que la théorie saussurienne, sur ce point, «recèle des contradictions» (1974, p. 124).

système donné» (Jakobson, 1976, p. 78). De ce point de vue, la langue, définie comme un *système de valeurs pures*, ne serait selon Jakobson qu'une «langue de phonèmes» (*ibid.*, p. 78) et Saussure, qui avait «parfaitement compris le caractère purement différentiel et négatif des phonèmes» (*ibid.*, p. 75), aurait «hâtivement généralisé sa conclusion en cherchant à l'appliquer à toutes les entités linguistiques» (*ibid.*, p. 76). Or en effet, au-delà des problèmes terminologiques (on sait que «phonème» renvoie à des concepts différents chez Saussure et chez les phonologues de Prague)<sup>8</sup> et que cela l'ait été hâtivement ou non, Saussure s'est fondé, dans le passage cité, sur la considération d'une parcelle restreinte des phénomènes linguistiques, en l'occurrence les systèmes d'écriture, pour tenter par la suite d'en «retrouver» tous les caractères dans la langue entière (voir § 2.1)<sup>9</sup>.

Il importe pourtant peu dans notre raisonnement de savoir si le modèle auquel Saussure à cet instant pense et consacre ses exemples lui avait été inspiré par la considération des phonèmes (voir Jakobson, 1976, p. 76 et *passim*) ou, comme le pensait par exemple Buysens, «suggéré par l'étude du système primitif des voyelles» (1961, p. 21). Ce qui est certain, c'est que cette conception selon laquelle il n'y a que des différences n'est guère applicable, en l'espèce, à toutes les entités linguistiques, car elle ne l'est pas, déjà, au seul concept de «signe».

De ce concept, et aux effets de l'argumentation, on ne retiendra qu'un seul caractère: le signe est, selon Saussure, un «être double» (*Cours II*, Riedlinger, p. 12), l'association d'un concept et d'une image auditive ou, suivant la terminologie introduite le 19 mai 1911, «le lien unissant le signi-

<sup>8</sup> Voir Troubetzkoy (1939/1949, p. 9), Jakobson (*TCLP II*, p. 103 [cité par Troubetzkoy]), De Mauro (*CLG*, p. 433, n. 111]), Marchese (1985 et 1999).

<sup>9</sup> Ce geste généralisateur apparaît maintes fois dans le corpus saussurien. On le trouve par exemple dans ce passage des notes prises par Riedlinger à la fin du premier cours: «La véritable manière de se représenter les éléments *phoniques* d'une langue, ce n'est pas de les considérer comme des sons ayant une valeur absolue, mais avec une valeur purement oppositive, relative, négative. [...] La langue ne demande que la différence. [...] Dans cette constatation **il faudrait aller beaucoup plus loin et considérer toute valeur de la langue** comme oppositive, et non comme positive, absolue (*Cours I*, Riedlinger, p. 116). Sechehay, qui connaissait les développements pragois, était lui aussi partisan de cette généralisation: «Par voie de conséquence ou d'analogie, ce qui est vrai du phonème paraît être vrai également de tout autre élément fonctionnel du système linguistique» (Sechehay, 1942, p. 46); «Nous sommes [...] contraints de penser que ce que les phonologistes ont dit du phonème doit être généralisé et appliqué à toutes les entités linguistiques également» (*ibid.*, p. 48).

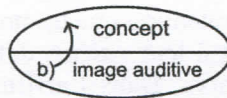


fiant au signifié» (*Cours III, Constantin, A*, p. 93). Or, ainsi défini, comme nous le verrons, le concept de «signe» est incompatible avec la notion de «système de pures différences».

A l'appui de cette thèse, et pour ne pas répéter des raisonnements connus<sup>10</sup> – auxquels, par ailleurs, nous souscrivons – nous ne donnerons qu'un argument.

### 3. DANS LA LANGUE IL N'Y A PAS QUE DES DIFFÉRENCES

Lors de sa leçon du 30 juin 1911, Saussure introduit un chapitre intitulé : «Valeur des termes et sens des mots. En quoi les deux choses se confondent et se distinguent» (*Cours III, Constantin, A*, p. 134). Il y est question d'une distinction à établir entre le concept de «valeur» et une notion autre, en l'occurrence celle de «sens» : «C'est peut-être une des opérations les plus délicates à faire en linguistique, de voir comment le sens dépend et cependant reste distinct de la valeur» (*Cours III, Constantin, A*, p. 134). Au-delà de cette dépendance du «sens» par rapport à la «valeur» (question dont nous ne nous occuperons pas ici<sup>11</sup>) et de l'occurrence peu rigoureuse, dans ce passage, des termes «sens», «signification» et «concept», ce qu'il nous intéresse de souligner est le fait qu'il y a deux notions qui «restent distinctes». Pour les illustrer, Saussure introduit d'abord ce schéma :

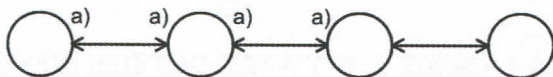


Il le commente en ces termes : «Dans cette vue, la signification [*sic* (= *concept*, ES)] est la contrepartie de l'image auditive et rien d'autre» (*Cours III, Constantin, A*, p. 135). Il s'agit de la représentation d'un «signe», tel qu'il a été défini plus haut : un concept lié à une image auditive.

<sup>10</sup> Voir entre autres Martinet, 1957; Prieto, 1964, p. 34; Frei, 1974, p. 126 et *passim*; Godel, 1975, p. 89; Jakobson, 1976, p. 76 et *passim*; Harris, 1987, p. 231; Harris, 2000, p. 302 et *passim*; Harris, 2003, p. 12 et *passim*; Arrivé, 2007, pp. 72-73; etc.

<sup>11</sup> Le rapport entre «signification» et «valeur» est au nombre des notions les moins transparentes de la théorie saussurienne. Sur cette difficulté, voir entre autres Godel (*SM*, pp. 236-242), Gadet (1987, pp. 65-66), Harris (1987, pp. 37-43), Badir (2000, pp. 36 et *sqq.*).

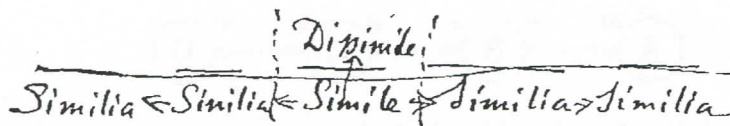
Puis Saussure signale un «paradoxe» et met ses auditeurs en garde contre ce qui pourrait constituer «un piège»: «la signification [*sic* (= *concept*, ES)] qui nous apparaît comme la contrepartie de l'image auditive est tout autant la contrepartie des termes coexistants dans la langue» (*Cours III, Constantin, A*, p. 135). Saussure insère alors un deuxième schéma:



Et il ajoute: «Au premier abord, pas de rapports entre flèches a) et flèches b). [...] La valeur est la contrepartie des termes coexistants. Comment cela se confond-il avec ce qui est contrepartie de l'image auditive [?]» (*ibid.*). Ces deux types de «rapports» demeurent, insiste Saussure, «difficile[s] à distinguer» (*ibid.*), «la signification comme contrepartie de l'image [c.-à-d. le *concept*, ES] et la signification comme contrepartie des termes coexistants [c.-à-d. la *valeur*, ES] se confondent» (*ibid.*). Et, effectivement, les notes de Constantin s'avèrent particulièrement confuses sur ce point. La leçon se termine et l'on ne comprend vraiment pas «en quoi ces deux notions se confondent» ni en quoi elles «se distinguent». Il semblerait que Saussure ait eu du mal à discerner ces deux notions ou, du moins, à en exposer clairement la différence à son auditoire. La question, certainement, est loin d'être anodine. Il s'agit en effet de savoir si l'on peut souscrire, oui ou non, à la prétention que les propriétés des entités linguistiques peuvent être réduites à leur *valeur*, définie, ici, comme «contrepartie des termes coexistants». Dans l'affirmative, on devrait pouvoir affirmer qu'il n'y a que des valeurs, et rien d'autre; c'est-à-dire des valeurs *pures*; c'est-à-dire purement différentielles (voir note 4). C'est ce qu'il avait rencontré au niveau des systèmes d'écriture, puis tenté de généraliser «à toute valeur de la langue» (voir note 9). A présent, du moins d'après ce qui ressort des notes de Constantin, il ne paraît guère persuadé de la validité de cette opération.

Dans ses notes personnelles, en revanche, il en va tout autrement. Après s'être essayé à quelques schémas<sup>12</sup>, Saussure représente, cette fois de manière conjointe, ces deux genres de rapports:

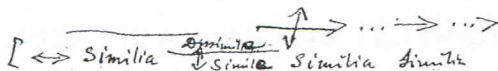
<sup>12</sup> Saussure semble s'être évertué à dresser un schéma satisfaisant. Les notes manuscrites (BGE. Ms. Fr. 3951, feuillets 27 et 28), beaucoup plus brouillées et chargées de ratures



Saussure ajoute alors sans hésitation aucune que «le rapport *simile*: *disimile* est une chose parfaitement différente du rapport *simile*: *similia*» (ELG, p. 336). Et cela s'avérera d'une importance capitale.

En effet, le rapport *b*) (*simile-dissimile*)<sup>13</sup> étant «une chose parfaitement différente» du rapport *a*) (*simile-similia*), on en déduira qu'on est là face à des entités «doubles» (c'est-à-dire «complexes» [Cours II, Riedlinger, p. 2]) et, par conséquent, non définissables *exclusivement* à partir de différences. S'il n'y avait que des différences, comme on a pu le soutenir plus haut, les rapports «*a*» et «*b*» devraient «se confondre» en une seule notion. Les seules propriétés tolérables par un terme *purement différentiel et négatif* n'existent – pour ainsi dire – que hors de lui, et toute éventuelle propriété *interne* – qui serait distincte de la *pure* somme des *purs* rapports différentiels – est exclue par la prémisse de départ. Si l'on reprend l'exemple du système à quatre termes analysé plus haut (voir § 2.1), on pourrait le représenter ainsi :

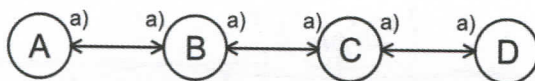
que la transcription donnée dans les *Ecrits* le laissent apparaître (voir ELG, pp. 335-336), offrent encore deux schémas. La préoccupation de Saussure semble avoir été de montrer que le concept de «valeur», qui avait été peu avant identifié à la «contrepartie des termes coexistants» (= rapports de type «*a*»), était, en réalité, concerné *à la fois* par deux notions différentes : «C'est le propre de la *valeur* de mettre en rapport ces deux choses. [...] La seule chose indiscutable est que la valeur va dans ces deux axes, est déterminée selon ces deux axes simultanément :»



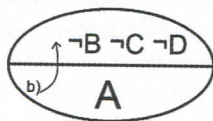
(ELG, p. 335). C'est ce léger (mais significatif) changement de position qu'il nous intéresse de souligner : soit le concept de «valeur» peut être réduit à la seule «contrepartie des termes coexistants» (rapports «*a*»), soit il concentre en soi les deux types de rapports que nous sommes en train d'analyser («*a*» et «*b*») : les entités relevant de l'un et de l'autre modèles ne peuvent pas être du même type.

<sup>13</sup> La *dissemblance* propre aux éléments constituant un «signe», livrée ici en latin, est explicitée dans *De l'essence double du langage* sous une formule aux réminiscences plutôt grecques : Saussure y parle en effet d'«association de deux éléments hétérogènes» (ELG, p. 18). Ces «deux éléments hétérogènes» seront ultérieurement identifiés, au moyen d'une parenthèse, au couple «signes-idées» (voir ELG, p. 20).





L'identité, la valeur et les propriétés de chaque terme équivalent, dans cet exemple, à la *somme* des rapports «a» qui constitue le système. La valeur du terme *A*, comme on l'a vu, se réduit à ceci qu'il n'est ni *B* ni *C* ni *D*, et voici *toute* l'information pertinente, concevable et possible pour ce terme et par ce système. Ainsi, si l'on souhaitait représenter, s'agissant de ce même exemple, un soi-disant rapport «b», on ne saurait atteindre qu'un résultat parfaitement équivalent :



La prétendue dualité du terme se révèle ainsi, pour un système de différences *pures*, abolie ; dans un tel système il n'y a pas de disjonction possible entre rapports «a» et rapports «b». Si cette distinction mérite donc d'être considérée, ainsi que Saussure y songe vers la fin de son troisième cours (voir *ELG*, p. 336), c'est qu'on n'est plus confronté à un système de *différences pures*, c'est qu'il y a des propriétés *autres* que (et, par voie de conséquence, des entités *autres* que) purement différentielles. Or, pour qu'il y en ait, il faut qu'existe une sorte de concession, étrangère à un système de pures différences, qui puisse venir justifier qu'une entité reçoive des *marques* qui s'inscrivent au-delà.

#### 4. DANS LA LANGUE IL Y A DES SIGNES

Cette idée d'un éventuel système de *signes* (conçus en tant qu'entités *doubles*) exige en effet de souscrire à une notion – que Saussure appelle *concept*, *signification*, *sens*, *idée* ou *signifié*, peu importe – qui se distingue *nécessairement* de la notion de «valeur purement différentielle»<sup>14</sup>. Le

<sup>14</sup> Et ce malgré les formules répétitives du manuscrit *De l'essence double du langage*, où Saussure assure que ces termes sont synonymes : «Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une

*faisceau* d'information linguistique pertinente véhiculé par un signe excède, nécessairement, ce qui peut être impliqué dans la «valeur purement négative et différentielle»<sup>15</sup>. C'est en ce sens que Saussure admet, à la toute fin du troisième cours (le 4 juillet 1911), qu'il soit possible, en réalité, de parler de «quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs» et «donc ne <pas> maintenir qu'il n'y a que des différences <à cause de cet élément positif de la combinaison>» (*Cours III, Constantin, A*, p. 142 [voir aussi *ELG*, p. 64]). Cette combinaison d'un concept avec une image auditive pourra, certes, ne répondre à *aucun* critère et être en conséquence *arbitraire* – ce qui était bien l'avis de Saussure –, mais il convient de noter que pour qu'il y ait combinaison, qu'elle soit arbitraire ou non, il faut admettre le caractère «double» des entités traitées, ce caractère double qui implique, répétons-le, que l'entité que l'on appelle «signe» puisse se voir conférer des propriétés distinctes de celles qui découleraient d'un système purement différentiel, où il n'y aurait que des différences (voir § 2).

Ces entités qui sont les signes consistent donc en une liaison indissoluble et arbitraire de «deux éléments hétérogènes» qui deviennent, affirme Saussure, «qualités» l'un de l'autre : «le concept devient une qualité de la substance <acoustique>, comme la sonorité devient une qualité de la substance conceptuelle» (*Cours III, Constantin, A*, p. 79). En mai 1911 Saussure introduit pourtant un élément inédit :

Nous avons posé comme étant une vérité évidente que le lien du signe [*sic* (=image auditive), ES] par rapport à l'idée représentée est radicalement arbitraire. [Pourtant,] dans toute langue, il faut distinguer ce qui reste radicalement arbitraire et ce qu'on peut appeler l'arbitraire relatif. Une partie seulement des signes dans toute langue seront radicalement arbitraires. (*ibid.*, p. 85)

Ce qui était une «vérité évidente» se voit en réalité limité par le fait que la langue est «un système» : «Tout ce qui fait d'une langue un système <ou un organisme> demande d'être abordé sous ce point de vue [...] : <comme une> *limitation de l'arbitraire* par rapport à l'idée» (*ibid.*, p. 87). Ce

---

forme, ni même avec l'idée comme *contenu* d'une forme ; ces termes sont synonymes.» (*ELG*, p. 28). Des auteurs comme Bouquet (2000, p. 13) et Rastier (2002, p. 24) soutiennent cette synonymie.

<sup>15</sup> Aussi Louis de Saussure parle-t-il du «caractère inopérant du critère de la valeur tout seule» (Saussure [L. de], 2004, p. 290) et de la «sous-informativité [...] criante» de la notion de «système de valeurs *pures*» (Saussure [L. de], 2006, p. 187).

passage, fort intéressant, montre que jusqu'au 5 mai 1911, date où il introduit l'idée de la limitation de l'arbitraire, Saussure s'était permis de définir l'entité «signe» sans considérer le fait qu'elle appartenait à un système. Ce qu'il avait toujours enseigné comme «une vérité» ne l'est plus – et appelle donc à être redéfinie – à partir du moment où on la considère du point de vue du système. Mais de quel «système» parle-t-on? D'un «système» *autre*, évidemment, que celui qui découlait du premier passage examiné. Dans le premier modèle, avait-on conclu, la langue était un système (de valeurs purement différentielles) *parce que* le signe est arbitraire: le caractère systématique de la langue était une «conséquence nécessaire» de l'arbitraire (voir § 2.2). Dans ce deuxième modèle l'argument s'est inversé. Il est dit, également, que la langue est un «système», mais, à présent, du caractère systématique de la langue résulte, au contraire, que le signe n'est pas radicalement arbitraire. Les concepts d'«arbitraire» et de «système» ne sont plus corrélatifs, ils entrent maintenant en concurrence. On aurait ainsi deux propositions antagonistes:

- a) la langue est un système *parce que* le signe *est* radicalement arbitraire (§ 2)
- b) le signe *n'est pas* radicalement arbitraire *parce que* la langue est un système (§ 4)<sup>16</sup>

Il s'agit, évidemment, de deux notions de «système» distinctes. Nous avons brièvement analysé les propriétés du «système» qui découlait du premier passage soumis à l'examen, où la considération d'un élément quelconque *impliquait* la considération du système et n'en était, en dernière instance, qu'une sorte de résumé; où dire «*A*» équivalait à dire «*¬B*, *¬C*, *¬D*»; où cela était même *tout* ce que l'on pouvait dire du terme *A* (voir § 2). Essayons, à présent, de voir en quoi peut consister ce deuxième modèle de «système» dont l'existence implique, dit Saussure, une *limitation* de l'arbitraire.

<sup>16</sup> D'où l'on pourrait tirer cet argument amusant: *si le signe était radicalement arbitraire, la langue serait un système; or il se trouve que, effectivement, la langue est un système, voilà pourquoi le signe n'est pas radicalement arbitraire*. Le sophisme rappelle l'anecdote freudienne du chaudron percé: «*A* a emprunté un chaudron de cuivre à *B*. Une fois qu'il l'a rendu, *B* le fait traduire en justice en l'accusant d'être responsable du gros trou qui s'y trouve maintenant et qui rend l'ustensile inutilisable. *A* présente sa défense en ces termes: «*Primo*, je n'ai jamais emprunté de chaudron à *B*; *secundo*, le chaudron avait déjà un trou lorsque *B* me l'a donné, *tertio*, j'ai rendu le chaudron en parfait état.» (Freud, 1905, p. 131).



5. LA LANGUE EST UN SYSTÈME DE SIGNES<sup>17</sup>

Les premiers exemples de limitation de l'arbitraire que Saussure livre ne concernent que les signes analysables et relèvent donc de la syntagmatique. *Vingt* sera «absolument immotivé» puisqu'inanalysable; *dix-neuf*, au contraire, étant composé, *poirier*, étant dérivé et, en général, tout terme qui «évoque» un «terme coexistant» dans la langue se verra «relativement motivé» (*Cours III, Constantin, A*, pp. 85-86). Au tout dernier moment de la dernière leçon, Saussure introduit pourtant un élément qui s'avèrerait, selon Frei (1974, p. 123), «décisif». Il y affirme en effet que «la solidarité des termes dans le système peut être conçue comme une limitation de l'arbitraire, soit [la] solidarité syntagmatique, soit [la] solidarité associative» (*ibid.*, p. 143).

Cette idée d'une limitation de l'arbitraire par la «solidarité associative» des termes – une idée «insuffisamment mûrie» selon Godel (*SM*, p. 227) – n'était tout bien considéré que le développement logique de ce que comportait déjà la limitation syntagmatique. Comme Frei l'a nettement affirmé dans une note, «aucune tranche [...] ne peut constituer un syntagme si elle n'est pas divisée en unités plus petites, division qui n'est possible que si chacune de celles-ci fait partie d'une classe de substitutions» (Frei, 1974, p. 125). Aussi Saussure expliquait-il que «c'est dans la mesure où ces autres formes [*refaire, parfaire, faire, déranger, déplacer*, ES] flottent autour de *défaire* que l'on peut analyser, décomposer «défaire» en unités» (*Cours II, Riedlinger*, p. 53). La notion de «syntagme» suppose celle de «série associative» – comme Sechehaye, par ailleurs, l'avait lui aussi bien relevé (*CLG/EI*, p. 300, par. 2105)<sup>18</sup>. Or si «la divisibilité du syntagme, et par conséquent son existence même, est inconcevable sans classes», on comprend alors pourquoi «l'arbitraire relatif syntagmatique présuppose l'arbitraire relatif non tactique» (Frei, 1974, p. 125), ce qui entraînerait une conséquence curieuse: si, comme Saussure l'admettait, il y a «série associative» même dans le fait qu'«un substantif est en rapport avec les autres substantifs» (*Cours III, Constantin, A*, p. 130) et si, de ce point de vue, «tous les signes de la langue entrent dans des classes de substitution et des paradigmes» (Frei, 1974, p. 125), on sera alors contraint de conclure, avec

<sup>17</sup> Ce paragraphe puise son essence dans les articles de Frei (1974) et de Godel (1975).

<sup>18</sup> Sur ce point, voir entre autres Frei (1974), Godel (*SM*, pp. 226-227 et pp. 244-245) et Amacker (1974, p. 25).

Frei, qu'«il n'y a pas de signes linguistiques dont l'arbitraire ne soit pas limité» (*ibid.*, p. 124).

Au-delà de cette conclusion, dont Godel a bien relevé le caractère «péremptoire» (1975, p. 88), mais accessoire, en réalité, à notre objet, ce qu'il nous intéresse de cibler est cette sorte de réseau de rapports syntagmatico-associatifs – appelé «système <ou organisme>» (*Cours III, Constantin, A*, p. 87) – dont l'existence limite, affirme Saussure, le fait de l'arbitraire radical. Cette notion de «système» contraste de manière significative avec la notion de «système» extraite du premier passage analysé. Dans le premier cas, il n'y avait *que* des différences et l'examen d'un élément quelconque *impliquait* la prise en considération de la totalité des rapports (purement différentiels) qui constituaient le «système». Le «système» que l'on vient d'évoquer comporte une sorte d'organisation d'éléments, les «signes», en classes et paradigmes<sup>19</sup>. Or, et nous insistons là-dessus, on ne peut souscrire à cette organisation que si l'on admet l'existence de caractères *positifs* qui l'autorisent et à partir desquels elle se réalise. Au sein d'une classe ou d'un paradigme, chaque élément doit être le représentant d'au moins «un trait commun, qui est l'identité de la classe» (Frei, 1974, p. 127):

[...] l'association qui se fait dans la mémoire entre mots [ou n'importe quel autre genre de signe, ES] offrant **quelque chose de commun** crée différents groupes, séries, familles au sein desquelles règnent rapports très divers <mais entrant dans une seule catégorie> : ce sont les rapports associatifs. (*Cours III, Constantin, A*, p. 132)

On retrouve ainsi, par un tout autre cheminement, ce caractère «non purement différentiel» qui nous avait permis de discerner qu'un signe, en tant qu'entité double, ne pouvait pas faire partie d'un système de valeurs *pures*. Ce même trait qui l'empêchait de participer à ce système-là est la condition de possibilité d'un autre type d'organisation, beaucoup plus complexe, que l'on vient succinctement de dévoiler.

<sup>19</sup> Du premier exemple de «système» (voir § 2), ainsi, on pourrait dire qu'il constitue en soi une seule classe et un seul paradigme: tous les éléments gardent des rapports avec les autres éléments et l'on n'a pas de critères suivant lesquels ordonner ou classer les éléments de quelque manière que ce soit.



## 6. CONCLUSION

6.1. Les deux schémas théoriques que nous avons voulu signaler pourraient être réduits, en dernière instance, à la présence/absence d'un trait *non purement négatif et différentiel* au niveau des entités que l'on traite. Si l'on part de la prémisse selon laquelle dans la langue il n'y a que des différences, on arrivera nécessairement à des entités à une face, simples, du type de celles que l'on trouve (exclusivement selon Jakobson) dans les systèmes phonologiques. La détermination de la valeur de chaque terme exige la considération de l'intégralité du système et les propriétés des éléments s'épuisent dans la notion de «valeur» (considérée alors comme «contrepartie des termes coexistants dans la langue»). Si l'on affirme au contraire que *la langue est un système de signes*, définis, eux, comme étant des entités doubles, il en va différemment. Il y a, dans la prémisse, l'introduction d'un caractère qui précède à (et diffère de) la pure et seule considération de l'ensemble. Il s'agit, en fait, d'une procédure inverse: on part de la définition des unités dont le jeu, à définir, constituera peut-être un «système» (entendu alors comme «organisme» [voir *Cours III, Constantin, A*, p. 87]).

Les effets de cette distinction retentissent sur l'intégralité des notions qui forment le «système de géométrie» que Saussure voyait dans «la linguistique générale» (*SM*, p. 30). Même les rapports syntagmatiques et associatifs, qui nous ont permis de définir le «système» que l'on vient sommairement d'examiner (mais qui agissent aussi, évidemment, au niveau phonologique) auront une toute autre portée suivant qu'on les applique à l'un ou à l'autre des modèles d'entité.

Ainsi, si les raisons qui sous-tendent cet argument sont justes, on devrait être en mesure de formuler quelques principes essentiels à toute «théorie générale des oppositions» (cf. Troubetzkoy, 1939/1949, p. 70). Nous en suggérerons trois: un *principe de non-complexité des entités purement différentielles*, selon lequel toute entité définissable de manière *exhaustive* à partir des différences *pures* sera nécessairement une entité *simple* (non composée de «deux éléments hétérogènes»); un *principe de non-pure-différentialité des entités doubles*, corrélatif du premier et selon lequel toute entité *double* (composée de «deux éléments hétérogènes») ne pourra jamais être exhaustivement décrite à partir de différences *pures*; un *principe*, enfin, *de non-négativité des entités doubles*, selon lequel toute entité *double* (composée de «deux éléments hétérogènes») sera nécessairement une entité *non purement négative*.



Ces principes, s'ils s'avéraient exacts, permettraient de rejeter un certain nombre de lieux communs de la théorie saussurienne, tels par exemple l'opinion, maintes fois répétée, selon laquelle le caractère fondamental des «signes», entité *double* par définition, serait d'être «purement différentiel»<sup>20</sup>.

6.2. Nous reprendrons, pour finir, la problématique du concept de l'«arbitraire», car il semblerait que la distinction des deux *modèles* d'entités linguistiques pose quelques problèmes, et l'on devrait pouvoir les dissiper.

S'il n'y avait *que* des différences, en effet, il serait complètement absurde de parler de l'arbitraire: les entités susceptibles de constituer un système de différences *pures* seraient nécessairement simples (voir § 2 et § 6) et il n'y aurait pas de «liaison» qui puisse (ou non) être arbitraire. Ce n'est qu'au niveau des signes, entités à deux faces, que le concept de l'«arbitraire» peut avoir un sens (cf. Arrivé 2007, p. 47). Or, comme nous l'avons vu, au niveau du système des signes l'arbitraire est *limité* et les signes – *tous*, selon Frei (1974, p. 124) – seraient donc «relativement motivés». Il semblerait ainsi que le concept de l'«arbitraire radical», «*prius*» de la «systématisation des théorèmes de la théorie linguistique» selon De Mauro (CLG, p. 443, n. 138), n'eût pas d'application possible dans les systèmes linguistiques<sup>21</sup>.

Cette approche est pourtant simpliste et donc, selon toute probabilité, erronée. La pleine compréhension du concept saussurien de l'arbitraire implique les deux notions de système que nous avons analysées. Ce n'est pas que «les signes, parce qu'ils sont arbitraires, ne peuvent exister que par leur différences» – comme Frei, en prenant appui sur le texte du CLG (voir p. 159), voire sur les notes de Riedlinger (*Cours II, Riedlinger*, pp. 7-8), le comprenait (Frei, 1974, p. 126). Lorsque Saussure évoque le «caractère arbitraire du signe» et de la «valeur purement négative et différentielle du

<sup>20</sup> Sechehaye, Bally & Frei, dans un article paru dans le numéro 2 de *Acta Linguistica*, l'affirment tel quel: «Les unités de la langue, soit les signes [...] Leur caractère propre, c'est d'être purement différentiels...» (1941/1968, p. 191).

<sup>21</sup> «La conclusion qui paraît s'imposer», admettait Godel, «est que l'idée de l'arbitraire absolu du signe linguistique est incompatible avec le fait que les langues sont des systèmes dont les termes sont solidaires. [...] Il [Saussure, ES] a peut-être eu tort d'insister sur le caractère «radicalement arbitraire» du signe linguistique.» (Godel, 1975, pp. 88-89).

signe», ceci étant «une conséquence nécessaire» de cela, il faut donner au terme «signe» deux portées différentes. Dans le premier cas, il est question, sans aucun doute, du *lien* unissant un signifiant et un signifié. Dans la deuxième occurrence, il s'agit à notre avis de l'une des occasions où le terme «signe» *glisse* – la métaphore est de Saussure (voir *Cours III, Constantin, A*, p. 93) – et ne désigne qu'une partie de l'entité *double* appelée «signe». Ce que Saussure voulait dire, à notre sens, revient à ceci que *parce que* le lien unissant le signifié au signifiant (*id est* le «signe») est arbitraire, le signifiant (qu'ici Saussure appelle aussi – et malencontreusement – «signe») et le signifié, pris séparément et chacun de son côté, ne consistent qu'en des différences. Or, l'alliance de ces deux faces comporte quelque chose de *positif*; ou, si l'on préfère, de cette alliance *résulte* quelque chose de *positif* (les deux formulations servent également à notre argument). A partir de cet élément *positif*, il devient donc possible d'organiser les unités (ici, les «signes») en classes et paradigmes, et c'est cette organisation qui s'inscrira à l'origine de la limitation de l'arbitraire. Le concept de l'«arbitraire» opère comme une sorte de nœud où les deux notions de *système* que nous avons voulu mettre en exergue se conjuguent. Il est donc peut être vrai que, de ce point de vue, ce concept est une sorte d'«*épine dorsale*» (Amacker, 1975, p. 81), ou «épistémologiquement la notion centrale» (Mounin, 1972, p. 51) de la linguistique saussurienne.

#### POST SCRIPTUM:

##### SUR DE L'ESSENCE DOUBLE DU LANGAGE (1891)

Comme nous l'avions annoncé en introduction, la base philologique des considérations ici exposées a été limitée aux seules notes ayant trait aux trois cours de linguistique générale. L'avantage inhérent à ce choix est que ces notes représentent (ou sont censées représenter) le tout dernier état de la pensée de Saussure (1907-1911). L'inconvénient, pourrait-on objecter, réside en ce que ces notes, qui ne relèvent après tout que d'un cours universitaire, sont lacunaires (notamment quand elles sont de la main de Saussure) et possiblement imparfaites (en particulier lorsqu'il s'agit de celles des auditeurs). Que serait-il advenu de notre travail si nous avions opté pour la prise en compte d'autres sources philologiques? La nature de nos conclusions s'en serait-elle trouvée modifiée? Le manuscrit *De l'essence double du langage* (ELG, pp. 17-89), rédigé vingt ans plus tôt que

les notes ci-dessus analysées<sup>22</sup>, s'avère particulièrement adéquat à cet exercice de révision.

On a vu que les notes sur lesquelles nous avons concentré nos arguments apparaissaient, chez Constantin, confuses. Aussi avons-nous adopté la formule rencontrée dans les notes personnelles de Saussure (*ELG*, p. 336; voir § 3), selon laquelle il y a deux types « parfaitement différents » de rapports ayant trait aux entités linguistiques : d'un côté, des rapports existant *entre* les termes appartenant à un même système (rapports qui, chez Constantin, étaient indiqués au moyen d'un «*a*»); de l'autre, des rapports existants entre les « deux éléments hétérogènes » (*simile-dissimile*) composant une même entité (rapports qui, chez Constantin, étaient désignés au moyen d'un «*b*»). Du fait de cette distinction, on en avait conclu que l'on était, dans ce cas précis, confronté à des entités « doubles » et, par là, non susceptibles d'être exhaustivement définies à partir de différences *pures*, comme cela avait pu être le cas dans le modèle examiné dans le deuxième paragraphe (voir § 2) et comme Saussure semble avoir bien voulu définir *toutes* les entités linguistiques (voir § 2.2 et note 9).

Que devient cette distinction dans le manuscrit *De l'essence double du langage*? Au premier abord, il apparaît que cette distinction ne tient pas :

Les identités dans ce domaine [il parle de « l'état de langue en lui-même », ES] sont fixées par le rapport de la signification et du signe, ou par le rapport des signes entre eux, **ce qui est non différent.** (*ELG*, p. 21)

Le rapport entre les deux éléments hétérogènes faisant partie d'un « signe » est ici, en effet, conçu comme étant une notion « non différente » de la somme des rapports *entre* les « signes »<sup>23</sup>. Cette idée – qui sous-tend

<sup>22</sup> Le feuillet 118 de ce manuscrit – feuillet dont les premiers mots sont « parallélie εἶμι-δῶσω » (voir *ELG*, p. 62) – porte, en haut et à droite, mention de la date du « 6 déc. 91 », clairement écrite de la main de Saussure (BGE. *Arch. de Saussure*, f. 118). Ce détail, négligé dans l'édition des *ELG*, a été signalé par Harris (2003, p. 217). Dans un autre feuillet, Saussure avait noté « 15 déc. » (datation également absente des *ELG* [voir p. 40]).

<sup>23</sup> A noter que la terminologie saussurienne n'opère pas de distinction, à cette époque, entre le « signe » en tant qu'entité « double » – composée, selon la terminologie introduite en mai 1911, d'un « signifiant » et un « signifié » – et le « signe » en tant que contrepartie du « concept » – et homologue, en ce sens, au concept de « signifiant » de mai 1911.



la plupart des arguments du manuscrit – est cependant, dans d'autres passages de ce même texte, sensiblement atténuée. Ainsi dans ce fragment, par exemple, où Saussure se déclare (avec, on le devine, un brin d'amertume) incapable de trancher la question :

Nous sommes toujours ramené aux quatre termes irréductibles et aux trois rapports entre eux ne formant qu'un seul tout pour l'esprit : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). [...] C'est peut-être à tort que nous renonçons à réduire ces trois rapports à un seul ; mais il nous semble que cette tentative commencerait à dépasser la compétence du linguiste. (ELG, p. 39)

Saussure, ici, contrairement à ce qu'il écrivait quinze pages plus haut et au-delà des doutes qu'il allègue, *renonce* à cette opération de réduction. La question, visiblement, n'était pas tout à fait claire pour lui. Est-ce en raison de raisonnements du type de ceux que nous avons parcourus ? Nous ne le saurons jamais. Vingt ans après, en tout cas, à l'extrême fin de sa carrière, on le voit encore délibérer sur cette même difficulté (voir § 3 et note 12). La lecture de *De l'essence double du langage*, ici à peine effleurée, ne nous imposerait donc pas de modifier la nature de nos conclusions, mais viendrait plutôt la confirmer : Saussure semble bien avoir voulu rendre équivalente la portée de ces deux types de rapports, mais il n'était pas, dans le même mouvement (que ce soit en 1891 ou en 1911), tout à fait convaincu de la validité de cette opération.

Son dernier mot, en tout cas, a été d'admettre que ces rapports étaient parfaitement différents (voir § 3 [ELG, p. 336]).

Estanislao SOFÍA  
Université de Paris X-Nanterre

## BIBLIOGRAPHIE

*Corpus saussurien*

- CLG: (1980). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- CLG/EI: (1968). *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome I. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Cours II, Riedlinger & Patois*: (1997). E. Komatsu & G. Wolf (Ed.), *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*. Oxford & Tokyo: Pergamon Press.
- Cours III, Constantin, A* = E. Komatsu & R. Harris (éd.) (1993). *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*. Oxford/Tokyo: Pergamon Press.
- Cours III, Constantin, B*: (1993). E. Komatsu (Ed.), *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, Tokyo: Université Gakushuin.
- Cours III, Constantin, C*: (2005). Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, 71-289.
- ELG: (2002). *Ecrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard
- Saussure, F. de (2007). Notes préparatoires pour le cours de Linguistique Générale 1910-1911. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, 71-289.
- SM: (1957). Godel, R., *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz.

*Autres références*

- Amacker, R. (1974). Sur la notion de valeur. In R. Amacker, T. De Mauro & L. Prieto (Ed.), *Studi Saussuriani per Robert Godel* (pp. 7-43). Bologna: Il Mulino.
- Amacker, R. (1975). *Linguistique saussurienne*. Genève: Droz.
- Arrivé, M. (2007). *A la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris: PUF.
- Atlani-Voisin, Fr. (2003). Le don de l'Inde. *Cahiers de l'Herne, Saussure*, 56, 79-93.
- Badir, S. (2001). *Saussure: la langue et sa représentation*. Paris: L'Harmattan.
- Bouquet, S. (1992). La sémiologie linguistique de Saussure: une théorie paradoxale de la référence? *Langages*, 107, 84-95.
- Bouquet, S. (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot.
- Bouquet, S. (2000). Sur la sémantique Saussurienne. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53, 135-139.
- Bouquet, S. (2004). Saussure's unfinished semantics. In C. Sanders (Ed.), *The Cambridge Companion to Saussure* (pp. 205-218). Cambridge: Cambridge University Press.
- Buyssens, E. (1961). Origine de la linguistique synchronique de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 18, 17-33.

- Frei, H. (1974). Le mythe de l'arbitraire absolu. In R. Amacker, T. De Mauro & L. Prieto (Ed.), *Studi Saussuriani per Robert Godel* (pp. 121-131). Bologna: Il Mulino.
- Freud, S. (1905). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris: Gallimard (1988).
- Gadet, Fr. & M. Pêcheux (1981). *La langue introuvable*. Paris: Maspero.
- Gadet, Fr. (1987). *Saussure, une science de la langue*. Paris: PUF.
- Godel, R. (1975). Problèmes de linguistique saussurienne. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 29, 75-89.
- Gupta, R. (1985). Apoha and the nominalist/conceptualist controversy. *Journal of Indian philosophy*, 13, 383-398.
- Harris, R. (1987). *Reading Saussure*. London: Open Court.
- Harris, R. (2000). Identities, differences, and analogies. The problem Saussure could not solve. *Historiographia linguistica XXVII*: 2/3, 297-305.
- Harris, R. (2001/2003). *Saussure and his interpreters*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Hjelmslev, L. (1941/1968). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit.
- Jakobson, R. (1942-43/1976). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris: Minuit.
- Marchese, M. P. (1999). Fonema e «unité irréductible» in Saussure. *Studi di grammatica italiana*, vol. XVIII, 459-470.
- Marchese, M. P. (1985). Un frammento di Saussure sull'unità. *Archivio Glottologico Italiano*, vol. LXX, fasc. 1-2, 88-97.
- Martinet, A. (1957). Arbitraire linguistique et double articulation. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, 105-116.
- Milner, J.-Cl. (1994). Retour à Saussure. *Lettres sur tous les sujets*, 12. Paris: Le Perroquet.
- Mounin, G. (1972). *La linguistique du XX<sup>e</sup> siècle*. Paris: PUF.
- Normand, Cl. (1970). Proposition et notes en vue d'une lecture de F. de Saussure. *La pensée*, 156, 34-51.
- Normand, Cl. (2000). *Saussure*. Paris: Belles Lettres.
- Prieto, L. (1964). *Principes de noologie. Fondements de la théorie fonctionnelle du signifié*. The Hague: Mouton & Co.
- Rastier, F. (2002a). Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée. *Cahiers de l'Herne, Saussure*, 76, 23-51.
- Rastier, F. (2002b). Saussure, la pensée indienne et la critique de l'ontologie. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 11, 123-146.
- Saussure, L. de (2003). Valeur et signification *ad hoc*. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 56, 289-310.
- Saussure, L. de (2006). Valeur, signification, contexte: linguistique de la parole et pragmatique cognitive. In: Saussure, L. de (éd.). *Nouveaux regards sur Saussure. Mélanges offerts à René Amacker*. Genève: Droz.



- Sechehaye, A., Ch. Bally & H. Frei (1940-41/1969). Pour l'arbitraire du signe. In R. Godel (Ed.), *A Geneva school reader in linguistics* (pp. 191-195). Bloomington & London: Indiana University Press. [Paru originellement dans *Acta Linguistica* 2 (1940-1941), pp. 165-169]
- Sharma, D. (1968). Buddhist theory of meaning (*Apoha*) and negative statement. *Philosophy East and West*, 18, 3-10.
- Siderits, M. (1985). Word meaning, sentence meaning, and *Apoha*. *Journal of Indian philosophy*, 13, 133-151.
- Simone, R. (2006). Saussure après un siècle. In L. de Saussure (Ed.), *Nouveaux regards sur Saussure. Mélanges offerts à René Amacker* (pp. 35-54). Genève: Droz.
- Sofia, E. (2009). Sur le concept de «valeur pure». *Revista Letras & Letras*, 25 [Uberlândia: Editora da Universidade Federal de Uberlândia].
- Trubetzkoy, N. S. (1939/1949). *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck.

Ferdinand de Saussure est sans nul doute le linguiste qui a été le plus fréquemment cité et commenté au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré son autorité, la pensée de Saussure demeure cependant mal comprise, en raison notamment des problèmes que pose l'accès au corpus réel de son œuvre : le *Cours de linguistique générale* rédigé par Bally & Séchehaye ne constitue qu'un reflet partiel et biaisé de la pensée saussurienne, pensée que l'on ne peut que tenter de *reconstruire* à partir de ses notes, de ses manuscrits inachevés et des carnets de ses étudiants. Les contributeurs à cet ouvrage sont engagés dans cette entreprise de reconstruction et les résultats de leurs travaux donnent de la théorie de Saussure une image transformée et approfondie. Ils démontrent la profonde *cohérence* d'une démarche ayant en permanence visé à élaborer une *linguistique générale* fondée sur *l'étude empirique des langues*, dans leur diversité et leur dynamique historique. Ils mettent en évidence aussi l'importance accordée par Saussure aux *discours*, ainsi que sa conception subtilement dialectique des rapports langues-discours. Ils confirment encore le caractère *révolutionnaire* de sa conception du signe, qui réduit à néant les sémiologies conventionnalistes antérieures. Le projet saussurien s'avère de la sorte d'une réelle actualité, en ce qu'il fournit les bases pour la nécessaire réorientation de la linguistique, et propose de décisives directions pour une réunification des sciences de l'humain.

Contributions de : Marie-José Béguelin, Gabriel Bergounioux, Cristian Bota, Simon Bouquet, Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea, Jacques Coursil, Tullio De Mauro, Giuseppe D'Ottavi, Emanuele Fadda, Sung-Do Kim, Rossitza Kyheng, Kazuhiro Matsuzawa, Régis Missire, François Rastier, Estanislao Sofia.

ISBN 978-2-600-01394-9



Langue et Cultures, 42